

LE XVII^{ME} SIÈCLE. ALBERT ET ISABELLE LE BOMBARDEMENT



PRÈS un suprême effort comme celui qu'exigea la résistance aux volontés du despote espagnol, une réaction devait se produire, l'affaissement était dans l'ordre naturel des choses.

« Il y a des moments dans l'histoire d'une nation où elle ressemble au Christ transporté par Satan au sommet d'une montagne : il s'agit pour elle de choisir entre la vie héroïque et la vie commode. Ici, le tentateur était Philippe II avec ses armées et ses bourreaux; soumis à la même épreuve, le peuple du Nord et le peuple du Midi décidèrent différemment, selon les petites différences de leur composition et de leur caractère... Désormais, les provinces du Midi deviennent la Belgique. Ce qu'on y voit dominer, c'est le besoin de paix et de bien-être, la disposition à prendre la vie par le côté agréable et jovial; bref, l'esprit de Teniers. En effet, même dans une chaumière délabrée, dans une auberge nue, sur un banc de bois, on peut rire, chanter, fumer une bonne pipe, avaler une bonne chope; il n'est point déplaisant d'aller à la messe, qui est une belle cérémonie, ni de conter ses péchés à un jésuite, qui est accommodant. Après la prise d'Anvers, Philippe II apprend avec satisfaction que les communions sont devenues bien plus fréquentes. Les couvents s'établissent par vingtaines. « C'est » chose digne de remarque — dit un contemporain — que depuis l'heureuse venue » des archiducs, il s'est fait ici plus de nouvelles fondations qu'en deux cents ans » auparavant » : récollets, carmes réformés, minimes de Saint-François de Paule, carmélites, annonciades, jésuites surtout; en effet, ceux-ci apportent un christianisme nouveau, le mieux approprié à l'état du pays et qui semble fabriqué exprès pour faire contraste avec celui des protestants. Soyez dociles d'esprit et

de cœur; sur tout le reste, indulgence et tolérance. La casuistique se fait et sert pour les cas difficiles; sous son empire, toutes les peccadilles courantes sont à l'aise. D'ailleurs, le culte est exempt de pruderie et finit par être amusant. C'est à cette époque que la décoration intérieure des vieilles et graves cathédrales devient mondaine et sensuelle : ornements multipliés et contournés, flammes, lyres, pompons, paraphe, revêtements de marbres bigarrés, autels qui semblent des façades d'opéra, chaires baroques et divertissantes où s'entasse une ménagerie d'animaux sculptés (1). »

C'était Ignace de Loyola qui succédait dans la conduite de l'Église au farouche moine espagnol Dominique, la substitution des émoullients aux violences pour la conquête des âmes. L'Inquisition, terrible et autoritaire, faisait place à un régime de capitulations de conscience, soucieux de la forme, peu scrupuleux sur le fond.

S'il fallait une preuve de l'énervement du pays à cette époque, on la trouverait dans ce fait que malgré les persécutions dirigées contre les calvinistes demeurés dans nos provinces, malgré la continuation des supplices au début du règne, l'abaissement moral du peuple était tel qu'il n'y eut pas de protestation, ni de soulèvement.

Le pays, suivant l'exemple de ses archiducs, se confinait dans la dévotion. Albert et Isabelle faisaient édifier une belle église, qu'ils plaçaient sous l'invocation de saint Michel (2), et en faisaient libéralement don aux pères jésuites. Bruxelles était la terre de Chanaan pour les congrégations religieuses; on vit successivement arriver et construire de superbes couvents, les augustins (dont l'église sert aujourd'hui d'hôtel des postes), les capucins, les carmes déchaussés, les bénédictins, les annonciades, les brigittines et les chanoinesses de Berlaimont, et toutes les communautés reçurent des dotations sur les fonds de l'État. L'abbé d'Orval, dans son oraison funèbre de l'archiduc Albert, put dire avec raison que sous le règne de celui-ci il avait été créé plus de temples que pendant les deux siècles précédents, et rappeler qu'Albert avait posé la première pierre de trois cents églises et chapelles. C'était là, d'ailleurs, une grande préoccupation pour lui; il passait sa vie à réciter des litanies et à broder des robes pour la Vierge. Les bannières ducales portaient l'image de la mère du Christ; l'archiduchesse avait adopté la robe et la règle des clarisses, elle faisait sans cesse des pèlerinages; elle avait bordé le chemin qui mène à Laeken, le long du canal, de chapelles, de stations, de reposoirs, et après la mort de l'archiduc Albert elle

(1) H. TAINÉ. *Philosophie de l'Art*.

(2) Sur l'emplacement de l'ancien palais de justice; elle fut démolie en 1812.

fit un pèlerinage à Notre-Dame de Laeken, escortée de quatre cents béguines

La confrérie du Rosaire comptait plus de trente mille membres; il régnait partout comme une sorte de folie religieuse. Le 8 décembre 1659, les états de



ALBERT ET ISABELLE

Brabant juraient solennellement, dans la chapelle des Espagnols, de soutenir l'immaculée conception de la Vierge.

« Pendant la nuit du jeudi-saint, le Saint-Sacrement était exposé toute la nuit dans l'église des Dominicains, où des religieux chantaient des psaumes; des soldats espagnols, la hallebarde au poing, y passaient vingt-quatre heures sans boire ni manger. Le vendredi-saint, elle était tendue de noir et l'on élevait près

du jubé un autel, orné de grands candélabres et recouvert de drap noir parsemé des emblèmes de la Passion brodés en or et en argent, sur lequel étaient placés un crucifix, la Vierge des Douleurs et un cercueil couvert d'un drap de soie noire brodé d'or. La cérémonie commençait l'après-midi par un sermon en langue espagnole, suivi du *Miserere*. A l'issue du sermon, tous les religieux, ayant au cou des étoles noires brodées d'or et d'argent, venaient, nu-pieds, descendre le Christ de la croix et le mettre dans le cercueil. La procession sortait à cinq heures. Un noble espagnol, portant une bannière noire, ouvrait la marche; il était suivi de plusieurs trompettes et d'un timbalier vêtus de noir. Ceux-ci jouaient des airs lugubres et précédaient plusieurs personnes portant les instruments de la Passion; devant chacune d'elles était un gentilhomme ou un prélat, le flambeau à la main, ayant à sa suite ses pages et ses domestiques. En 1642, cette procession fut accompagnée de plus de mille gentilshommes; plusieurs d'entre eux traînaient, les uns une grosse croix, les autres des chaînes; quelques-uns avaient le dos nu et se faisaient flageller par leurs domestiques. Venait ensuite Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui était en habits de deuil et portée par seize religieux; huit autres soutenaient le cercueil, qu'entouraient des soldats armés. Le jour de Pâques, dès le point du jour, on élevait devant la porte de l'église un autel tendu de noir, sur lequel était posée la Vierge des Douleurs; ensuite, le Christ était retiré de son cercueil, le voile noir de la Vierge était enlevé; et après avoir reçu la bénédiction du Saint-Sacrement, les assistants mêlaient leurs cris de joie au son des trompettes, des timbales et d'une infinité d'autres instruments (1). »

C'était avec de semblables pratiques qu'on frappait l'imagination des Bruxellois et qu'on préparait, peu à peu, par l'abaissement intellectuel de ce peuple, l'avènement d'un régime absolu et la fin des libertés.

Toutefois, l'archiduchesse était aimée du peuple, car elle était fort charitable; de plus, en petite-fille de Charles-Quint, elle cherchait à se rendre populaire: elle assistait avec plaisir aux fêtes, allait tirer l'oiseau à l'église du Sablon, le jour de la kermesse, avec le grand serment des arbalétriers. Elle l'abattit même un jour — ce qui prouve plus pour la courtoisie des membres du serment que pour l'adresse de la souveraine — et fut proclamée *reine* du tir.

Le règne d'Albert et Isabelle fut une époque brillante pour les arts; il suffit de citer les noms d'Otto Venius, de Teniers, de Breughel *de Velours*, et, les dominant tous, celui de Rubens; puis les élèves de celui-ci: Van Dyck, De Craeyer, Snyders. Dans le domaine des sciences, Juste Lipse, Van Helmont, Simon Stevin et d'autres encore ajoutent à la gloire du pays.

(1) HENNE et WALTERS. *Histoire de Bruxelles*.

Tout un quartier se construisit vers ce même temps, celui de la rue Neuve; les abords de la rue de Laeken, du canal et de la rue de Flandre furent transformés. « Tandis que les autres cités de la Belgique, dévastées et appauvries par les guerres de religion, voyaient de jour en jour diminuer leur importance, Bruxelles seule conserva sa splendeur. En perdant ses fabriques de drap, jadis renommées dans toute l'Europe, elle avait su s'approprier de nouvelles industries : la fabrication des tapis, celles des dentelles, des camelots, des carrosses, sources inépuisables de richesses; elle atteignit enfin, elle dépassa les villes voisines, ses anciennes rivales. Son bien-être exceptionnel, elle le devait, en grande partie, à ce qu'elle était le centre du gouvernement, le lieu de séjour d'une cour nombreuse, des corps de l'État, de la première noblesse (1). »

Si le restant du pays était pacifié, tranquille, se reposant dans sa morne béatitude, il n'en était pourtant pas de même à Bruxelles, où les nations ne se contentèrent pas de l'*Édit perpétuel* de 1611, dans lequel se trouvaient reproduites quelques-unes des coutumes locales.

Vers 1619, les nations envoyèrent des députés aux archiducs pour leur demander le rétablissement des anciens privilèges, notamment en ce qui concernait l'obligation du consentement des métiers à la levée des impôts, le droit pour les doyens de créer les deux bourgmestres, ou tout au moins le bourgmestre des nations, de nommer les receveurs de la ville et ceux du canal, et d'autres prérogatives destinées à assurer une part importante aux délégués des métiers dans l'administration. Les archiducs répondirent par un refus formel; les doyens ripostèrent en refusant leur consentement à la levée des impôts.

La guerre était déclarée. Les souverains essayèrent de ramener les nations à l'obéissance par la menace, par des concessions partielles, telles que le droit de conférer l'emploi de receveur du canal : rien n'y fit. Les doyens, soutenus par la grande majorité des corporations, persistèrent dans leur résistance. Albert fut irrité au point que l'on crut un moment qu'il allait en devenir malade; il donna l'ordre à cinq compagnies du régiment allemand d'Emden et à trois régiments de gardes wallonnes de marcher sur Bruxelles. Il déclara, de plus, qu'il se passerait de l'assentiment des nations pour la levée des « aides ». C'était un coup d'État.

Les métiers cédèrent; que pouvaient-ils faire, d'ailleurs, contre la soldatesque du marquis de Spinola, sous la menace des canons? Les plus compromis d'entre les fauteurs des troubles fuirent à l'étranger, d'autres furent arrêtés.

On agita, à la cour, la question de savoir si l'on ne supprimerait pas les

(1) A. WAUTERS. *Le Bombardement de Bruxelles en 1695.*

nations ; mais on craignit que, loin de rétablir l'ordre, le remède ne causât un soulèvement général. Une ordonnance fut publiée qui restreignait encore l'action des métiers et supprimait certaines facultés pour la composition de l'arrière-conseil. En revanche, un décret du 9 novembre vint proclamer l'amnistie pour les faits qui venaient de se passer, hors pour sept des principaux chefs, qui demeurèrent frappés de bannissement.

Ces mesures augmentaient de jour en jour l'animadversion du peuple contre la domination espagnole. La cour était composée presque exclusivement d'étrangers, les troupes étaient étrangères et tout ce monde exotique vivait chez nous comme en pays conquis. Le plus clair des ressources nationales passait à ces parasites et aux couvents, — à tel point que lorsque mourut l'archiduchesse Isabelle, l'argent manqua pour lui rendre les honneurs funèbres qu'elle avait demandés et on dut la conduire sans pompe à Sainte-Gudule, où elle fut inhumée.

Enfin, le semblant d'indépendance que donnait aux Pays-Bas l'érection des provinces en souveraineté distincte, disparut à la mort d'Isabelle, qui ne laissait pas de descendance. L'Espagne reprit ses droits et le régime des gouverneurs généraux recommença. Ce fut le signal de la reprise des hostilités contre les nations, qui, avec une persistance admirable, ne se décourageant jamais, réclamaient le rétablissement de leurs droits d'autrefois.

A chaque instant, à l'occasion de la levée des impôts, de la nomination du magistrat, les métiers témoignaient de leur hostilité. Parfois même des troubles éclataient, et en 1657, à l'occasion de la levée de l'impôt sur la bière, il y eut un soulèvement et des pillages.

Ce que voulaient les métiers, c'est que les impôts ne pussent être levés, soit lorsque les deux premiers ordres — noblesse et clergé — y donnaient seuls leur consentement, soit lorsque les deux premiers membres seulement — les bourgmestres et échevins et le Larg-Conseil, composé des anciens membres du magistrat et des doyens de la draperie — acquiesçaient. Ils voulaient l'application stricte du règlement de 1619, c'est-à-dire l'approbation nécessaire des deux premiers membres et de quatre nations, d'un des deux premiers membres et de cinq nations sur neuf. C'était la formule du vote réalisée : « A condition que les autres membres suivent *et autrement pas*. » Or, les gouverneurs étrangers, impatients de ce joug d'en bas, le subissaient à contre-cœur, essayaient sans cesse de le tourner et de se passer du contrôle de ces bourgeois remuants, économes de leurs deniers, jaloux de leurs prérogatives, souvent peu respectueux. De là, les mouvements incessants, les résistances passionnées et irritantes.

Il arriva même que les nations, par un juste retour des continuel empievements des gouverneurs généraux sur les droits des métiers, tentèrent de

reconquérir les privilèges de jadis et exigèrent que pour les propositions émanant du magistrat, le consentement de cinq nations sur neuf fût nécessaire. Cette prétention, déjà élevée en 1662, fut de nouveau opposée à la levée du « gigot » (impôt d'un demi-liard) sur la bière, en 1675, le duc de Villa-Hermosa étant gouverneur. Le magistrat céda à l'émeute et accorda aux nations ce qu'elles demandaient : cette résolution était illégale, puisqu'un pouvoir communal ne pouvait, en aucun cas, modifier une organisation résultant d'un décret du souverain; cependant, elle ne fut pas cassée par le conseil du Brabant. La situation était troublée, l'étranger occupait le pays, la canonnade se faisait entendre de toutes parts; les nations en profitèrent.

Leurs exigences grandirent naturellement : en 1681, en 1684, nouvelles résistances, nouvelles demandes de réduction d'impôts, etc. Le duc de Parme d'abord, le marquis de Grana ensuite cédèrent, tant la bourgeoisie de Bruxelles, prompte à prendre les armes et à se porter à des violences, inquiétait les gouverneurs, déjà et surtout préoccupés de la situation extérieure.

Mais grisé par ses succès, trop confiant dans sa force, le peuple devait abuser de celle-ci; et on le vit sans raison ou pour arracher aux mains de la justice un individu justement condamné, se livrer à des agressions injustifiables, au vol et au pillage. Ceci se passait sous le gouvernement de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, qui depuis 1691 était gouverneur général des Pays-Bas.

Un événement terrible devait venir faire trêve à ces querelles intestines et reporter sur d'autres soins le besoin d'activité des Bruxellois.

Philippe IV venait de descendre dans la tombe et le royaume d'Espagne échéait à Charles II, ce triste souverain, lamentable fin d'une race dont Victor Hugo a dit si justement : « Dans l'histoire, Charles II d'Espagne n'est pas une figure, c'est une ombre. »

Louis XIV prétendit que le Brabant lui appartenait, sa femme, l'infante Marie-Thérèse, étant issue du premier mariage de Philippe IV, et Charles II du second seulement. Il invoquait, dès lors, le *droit de dévolution*. C'était, en quelque sorte, un prélude à la guerre de la succession d'Espagne, qui devait ensanglanter notre pays pendant quinze ans.

Les Français envahirent brusquement la Belgique, s'emparèrent de la Flandre gallicane et du Hainaut et s'avancèrent jusqu'à Bruxelles. Mais arrivé là, Louis XIV dut s'arrêter et la coalition des États européens le força à signer le traité d'Aix-la-Chapelle, qui le maintenait cependant en possession de ses conquêtes.

Ce ne devait être malheureusement que partie remise : en 1673, les Français

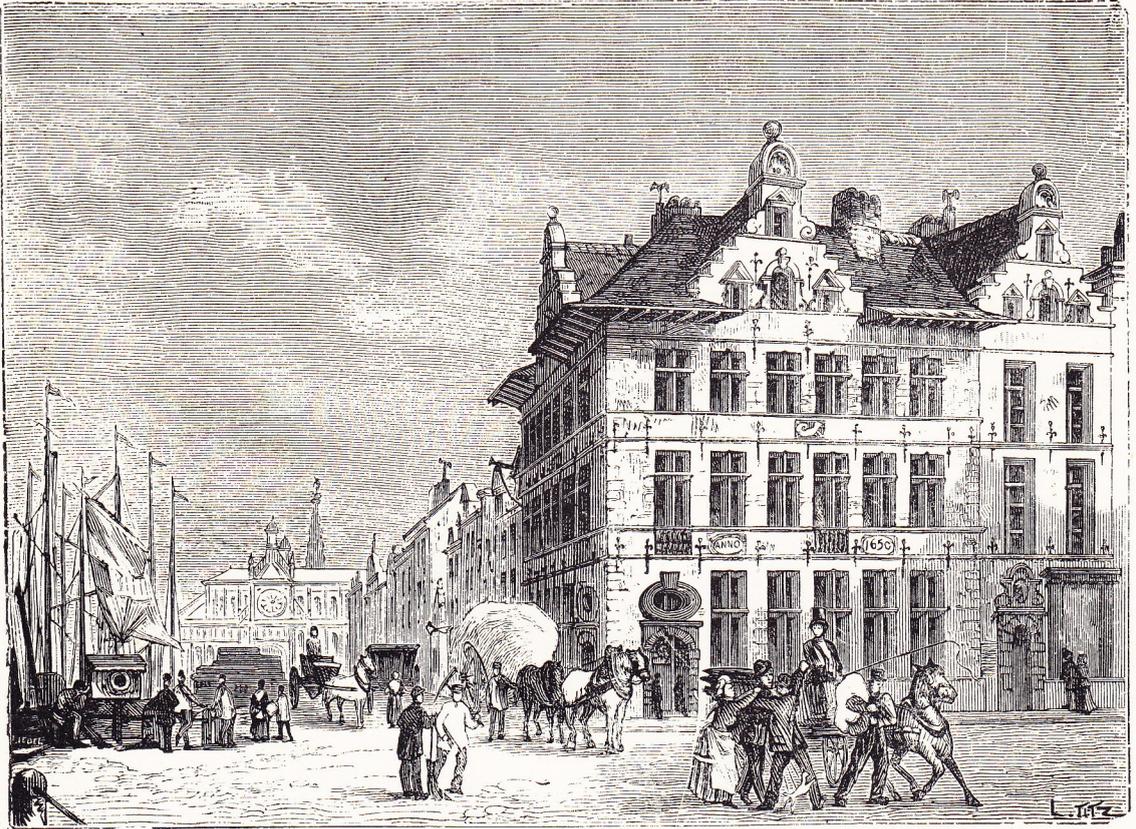
passèrent par le Brabant pour aller envahir les Provinces-Unies; ils ravagèrent tout sur leur passage et commirent des excès sans nombre. Grâce à l'héroïque défense des patriotes hollandais, les armées françaises durent se retirer honteusement et se replier sur la Belgique; Bruxelles ne fut préservé que grâce à l'énergie du gouverneur, le comte de Monterey.

En 1678, nouvelle invasion, suivie de la paix de Nimègue.

Enfin, en 1695, Louis XIV, irrité de voir les forces alliées investir Namur, cette ville dont le siège lui avait valu les dithyrambes de Racine et de Boileau, donna l'ordre au maréchal de Villeroi de bombarder Bruxelles. L'armée française, forte d'environ 70,000 hommes, venait de prendre Furnes et Dixmude; Villeroi passa l'Escaut, se dirigea sur Enghien, où des convois lui amenèrent de Mons le matériel nécessaire pour un bombardement. Les Français arrivèrent le 11 août à Anderlecht; ils s'avancèrent jusqu'à la léproserie de Molenbeek (aujourd'hui l'hospice de la place de la Duchesse), où une canonnade assez vive les arrêta. Villeroi établit son quartier-général au couvent des Minimes, à Anderlecht; ses troupes occupèrent une ligne en avant d'Itterbeek et de Dilbeek, de la Senne jusqu'à Zellick et au moulin de Ganshoren. Les batteries des assiégeants furent établies sur la hauteur de Scheut, près du tilleul qui se trouve encore entre la chaussée de Ninove et le village de Berchem-Sainte-Agathe; les mortiers se trouvaient près de l'auberge de la *Tête de Mouton*, au hamceau de Cureghem. Le prince de Vaudemont, qui commandait les troupes espagnoles, était cantonné sur les hauteurs de Saint-Gilles, entre Forest et le bois de la Cambre; le comte d'Athlone et le prince de Nassau se trouvaient avec l'armée principale sur la Méhaigne. Vaudemont, par une incurie inconcevable, ne tenta aucune diversion pour occuper l'ennemi et sauver Bruxelles du bombardement. Une députation du magistrat alla trouver le maréchal de Villeroi et lui représenta que le bombardement des villes maritimes de France, dont on voulait tirer vengeance, était le fait des flottes anglaise et hollandaise et qu'on ne pouvait punir la population bruxelloise pour des démonstrations hostiles dont elle était innocente.

Villeroi répondit en donnant l'ordre de commencer le feu. Le 13 août, depuis sept heures du soir jusqu'à sept heures du matin, les bombes et les boulets rouges ne cessèrent de pleuvoir dans la ville. Le spectacle était horrible. De toutes parts, les incendies s'allumaient et éclairaient de sinistres lueurs la ville, où régnait une terreur folle; les craquements des édifices embrasés se mêlaient au bruit des écroulements; le ciel était sillonné de l'éclair rouge des projectiles; la population, prise de panique, fuyait dans les rues, cherchant en vain des refuges contre les bombes; des cadavres jonchaient le sol; et quand vint le jour, il n'éclaira que des ruines.

On crut lorsque cessa le feu, vers sept heures, que la vengeance du Roi-Soleil était assouvie; il n'en était rien. A neuf heures, le bombardement recommença et il se prolongea sans discontinuer jusqu'au 15, à quatre heures du soir. L'incendie, activé par un fort vent d'ouest, s'était propagé d'une façon effrayante. Les Français avaient lancé 2000 bombes et 1200 boulets rouges. La ville présentait un aspect lamentable; des rues entières étaient détruites, les



LA MAISON DITE DU CHEVAL MARIN, « HET ZEEPAARD » (1650)
Coin du Marché aux Porcs et du quai aux Briques

monuments les plus précieux étaient perdus ou dévastés, le quart environ de Bruxelles était réduit en cendres, 3820 maisons étaient entièrement ruinées, 420 fortement endommagées. Les marchandises, meubles, objets d'art, détruits pendant ces trois jours furent évalués à 23 millions. Un millier de bourgeois — dit M. Wauters, dans son excellente relation — qui, jusqu'alors, avaient vécu dans l'aisance, se trouvèrent, en quelques heures, réduits à la mendicité. Les uns ne possédaient plus ni lit, ni chaise pour se reposer; les autres, ni linge, ni habits pour se vêtir. Les gravures du temps nous montrent les rues couvertes de

décombres, bordées de ruines; partout les débris amoncelés rendent la circulation sur les voies publiques difficile pour les piétons, impossible pour le charroi. Ce ne sont que montagnes et ravins. Les quartiers du centre surtout avaient souffert : l'hôtel de ville, le beffroi de Saint-Nicolas, les casernes espagnoles au Vieux Marché, la plupart des églises, nombre de couvents, des hôtels princiers avaient été détruits ou avaient subi des dommages considérables.

Le 17 août, Villeroi s'éloigna de Bruxelles, laissant, lui et son maître, un nom exécré dans notre pays. Une chanson flamande, qui s'est perpétuée à travers deux siècles, dit encore : « N'avez-vous pas entendu marcher? Jeunes filles, prenez garde aux habillements de vos poupées, car les Français vont bombarder! »

Il fallut près d'un an pour désobstruer les rues, et ce ne fut que grâce à des mesures énergiques que ce travail put être terminé le 24 juillet 1696.

En deux ans, la ville releva ses ruines, profita du désastre pour se refaire, dans ses parties détruites, sur un plan nouveau, élargit ses rues, réglementa les modes de bâtir. Et lorsqu'à l'occasion de la paix de Ryswyck, une brillante cavalcade parcourut les rues de Bruxelles, le 21 juillet 1698, les étrangers, accourus de toutes parts, avaient peine à croire que cette cité, neuve, pimpante, luxueuse, avait subi des désastres tels que le récit en avait ému l'Europe entière et avait soulevé contre la cour de Versailles une réprobation unanime.

« En quelques années, les traces des ravages causés par le canon de Villeroi disparurent; le gouvernement, le magistrat reconstruisirent successivement les édifices qui avaient été la proie des flammes; la piété de nos aïeux vint en aide aux églises et aux couvents ruinés; et les corporations laïques, principalement les métiers, parvinrent, en s'imposant de nouvelles charges, à relever sur un plan plus vaste et plus splendide leurs anciennes chambres d'assemblées. Quant aux particuliers, ils usèrent largement des ressources du crédit. Les marchands anversois leur avancèrent des sommes considérables et purent se vanter de ce que la moitié de Bruxelles leur était hypothéquée. Mais la prospérité de la capitale des Pays-Bas reposait sur des bases trop solides pour que cette situation se prolongeât. L'activité qui régnait dans notre ville répara, en peu de temps, les pertes immenses qu'elle avait essuyées; grâce à leur laborieuse ardeur, grâce à leur esprit d'ordre et d'économie, ses habitants furent bientôt en état de se libérer de leurs dettes, et on les vit alors déployer de nouveau, dans les fêtes publiques, ce goût du luxe qui distinguait toujours nos aïeux (1). »

Le bombardement avait détruit les maisons des métiers, sur le Grand Marché.

(1) A. WAUTERS. *Le Bombardement de Bruxelles en 1695.*

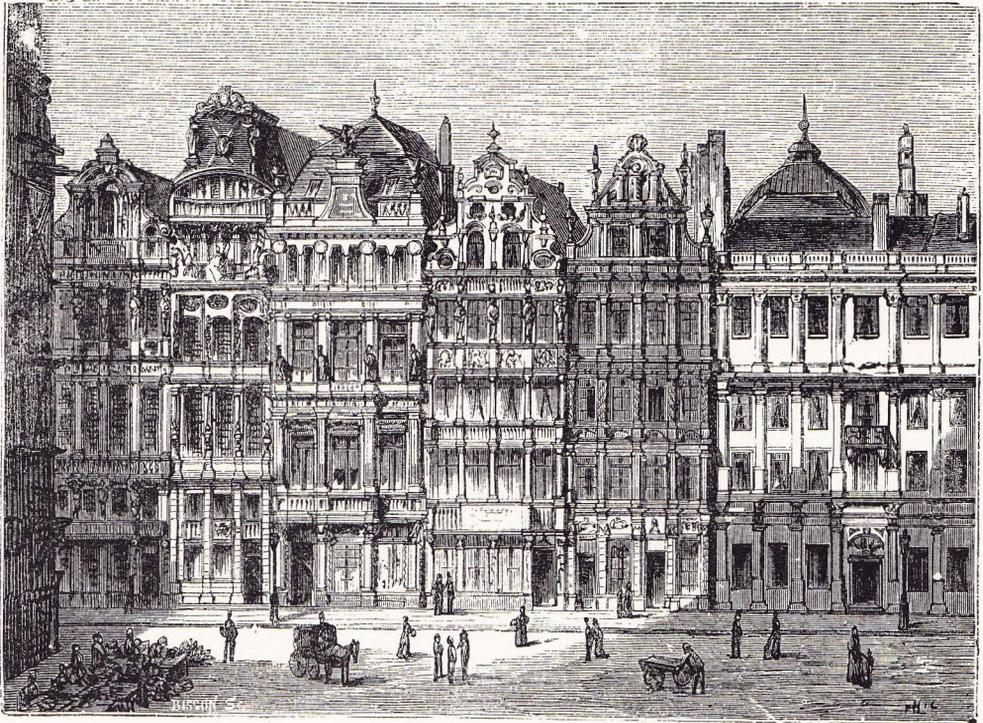


GRAND'PLACE. MAISON DES DUCS DE BRABANT (Côté est)

C'est alors qu'on vit se construire les bâtiments qui font de la Grand'Place de Bruxelles un ensemble architectural si remarquable.

Au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville se trouvent le *Cygne*, reconstruit en 1720, où se réunissait la corporation des bouchers, puis la *Maison des Brasseurs*, surmontée d'abord de la statue de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière et gouverneur général des Pays-Bas, statue remplacée en 1752 par celle de Charles de Lorraine.

Vers la rue des Chapeliers, on voit la maison des *Couleurs tricolores*, récemment restaurée.



GRAND'PLACE. MAISONS DES CORPORATIONS (Côté ouest)

Au fond de la place se dresse l'édifice connu sous le nom de *Maison des ducs de Brabant*, et qui décore superbement ce côté, qu'il occupe tout entier. Il comprend sept maisons : *L'Ermitage*, occupé jadis par les marchands de vin, les légumiers et les tapissiers; la *Fortune* ou l'*Écrevisse* (où siégèrent les archers, puis les fabricants de bas et les fruitiers; les tanneurs l'acquirent en 1759 et en cédèrent une partie aux gantiers); le *Moulin-à-Vent*, où se réunissaient les meuniers et la nation de Saint-Christophe; le *Pot-d'Étain*, local des charpentiers; et la *Colline*, où se réunissait le métier des Quatre-Couronnés.

Entre la rue de la Colline et la Maison du Roi se trouve la maison qui appartenait à la corporation des tailleurs; elle est habitée actuellement par MM. Van Neck frères.

Au bas de la place s'élèvent une série de façades artistement restaurées dans ces derniers temps : le *Renard*, occupé par les merciers; le *Cornet*, par les bateliers (la partie supérieure de la façade représente la poupe d'un navire); la *Louve*, où se tenait la confrérie de Saint-Sébastien; le *Sac*, occupé par les menuisiers, les ébénistes et les tonneliers; la *Brouette* ou la *Presse*, par les graissiers et la nation de Saint-Jacques.

A noter aussi la jolie maison de la *Balance*, à l'entrée de la rue de la Colline, vers la Grand'Place.

Comme le dit M. J. Rousseau, « il n'est pas en Europe de place plus pompeuse et plus sévère faite avec une série de façades d'une plus capricieuse diversité ».

Le xvii^e siècle vit également édifier un monument cher aux Bruxellois; ce fut en 1619 que l'on établit la fontaine surmontée du petit bonhomme que l'on nomma *Manneken-Pis*. Personnage très populaire, il conquiert vite les sympathies de tous, et fut décoré du titre de *plus ancien bourgeois de Bruxelles*. Sans préjugé, d'ailleurs, il se soumit à tous les régimes : il porta la cocarde blanche sous Louis XV, les couleurs brabançonnnes sous Heintje Vander Noot, l'écharpe française sous Napoléon I^{er}, le ruban orange sous Guillaume I^{er}, la blouse bleue des patriotes en 1830 et la cocarde tricolore depuis. Sceptique, il a vu couler trop d'eau dans sa vasque pour s'inquiéter de rien, et il voit passer les régimes en leur adressant son salut railleur de gamin, — une variété du pied de nez.

Bruxelles était toujours la ville de luxe et de plaisirs. En janvier 1682, au quai au Foin, eurent lieu les premières représentations d'opéra italien. Il y avait dans la rue appelée *le Vieux-Marché*, et qui depuis a pris le nom de *rue des Comédiens*, une salle où jouaient les comédiens français et que l'on nomma l'Opéra, la Vieille-Comédie ou le Vieil-Opéra. — La noblesse belge s'était de plus en plus éloignée de la bourgeoisie, elle faisait grand étalage de morgue et de magnificence, courtisait la cour, dispensatrice des honneurs et des charges, faisait bon marché des libertés populaires qui ne l'inquiétaient guère, jouait au petit-maître et s'accommodait parfaitement du régime étranger; si elle lui résistait, encore n'était-ce que par amour-propre et pour des futilités.

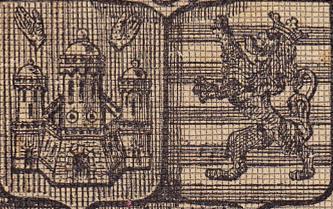
M. Moke, dans *La Belgique monumentale*, a emprunté aux mémoires du temps une page charmante, qui caractérise bien les mœurs des hautes classes de ce temps : « Qu'on se figure, par un jour de fête, les Bailles du palais couvertes de promeneurs qui attendent la fin de la messe à l'église de Coudenberg et la sortie des dames. Ce sont des gentilshommes belges et des officiers espagnols,

italiens ou allemands, dont les habits brodés et les chapeaux garnis de plumes semblent reluire aux rayons du soleil. Ils se montrent, entre eux, avec un sourire de mépris, quelques bourgeois du serment de l'arquebuse revêtus d'un uniforme aux couleurs de Bavière, que l'archiduc leur a fait distribuer et qu'ils portent avec un orgueil puéril. Tout à coup, des groupes se forment et quelque agitation se manifeste : le marquis de Westerloo est venu faire appel à la noblesse pour soutenir M^{me} la princesse de Vaudemont, à laquelle l'électeur ne veut pas permettre de conserver en sa présence le carreau de velours rouge sur lequel elle est agenouillée. Les officiers allemands hésitent; les Espagnols et les Italiens se joignent de la meilleure grâce aux Belges et entrent avec eux dans l'église, prêts à tirer l'épée contre les gardes bavaroises si l'on essayait d'employer la force. Mais bientôt les gardes sortent et l'on apprend que le gouverneur renonce à entendre la messe plutôt que de souffrir le carreau rouge de M^{me} de Vaudemont, ou de se hasarder à engager une lutte dans laquelle le sang coulerait. C'est un triomphe qui fera du bruit dans la ville et une affaire qui aura du retentissement à la cour d'Espagne. Les vainqueurs sortent modestement du temple. M^{me} la princesse est encore trop émue pour adresser ses remerciements à ses braves défenseurs; mais la nouvelle se répand déjà dans le beau monde, et la journée ne se passera pas sans qu'elle soit rendue publique. En effet, la fierté de l'électeur a déjà inspiré trop de mécontentement aux principales familles, pour que chacun ne se réjouisse pas de voir, enfin, ses prétentions si vivement rabattues. On se rappelle que la princesse, son épouse, dont la naissance n'est pas sans tache, a fait tenir debout devant elle les plus grandes dames des Pays-Bas, qui, depuis cette époque, ont renoncé à la voir. La satisfaction est générale, et le soir toute la noblesse se rend à l'Allée-Verte, qui est le plus bel ornement et pour ainsi dire le « Cours » de Bruxelles. Sous cette large avenue, les dames se promènent d'un côté, les hommes de l'autre, avec toute la gravité de l'étiquette castillane. Les cavaliers saluent les belles de loin avec de grandes démonstrations de respect; et ils obtiennent cette fois de si doux regards et des sourires si bienveillants, qu'ils se félicitent d'avoir encouru la disgrâce du prince. Les officiers bavarois, honteux de la faute de leur maître, n'ont pas osé se montrer : mais le marquis est venu et tous les yeux sont fixés sur lui. On l'admire d'autant plus qu'il connaissait à peine la princesse de Vaudemont, dont il a fait respecter les privilèges, et l'on répète tout haut la verte réprimande qu'il a adressée dans l'église même au prince de Hornes, qui s'abaissait à soutenir les prétentions de l'électeur. »

C'était pour de telles querelles que se passionnaient les descendants et les successeurs des nobles du Compromis.



L'UNION FAIT LA FORCE



COLLECTION NATIONALE

A. MABILLE

BRUXELLES

COMMUNAL ET PITTORESQUE

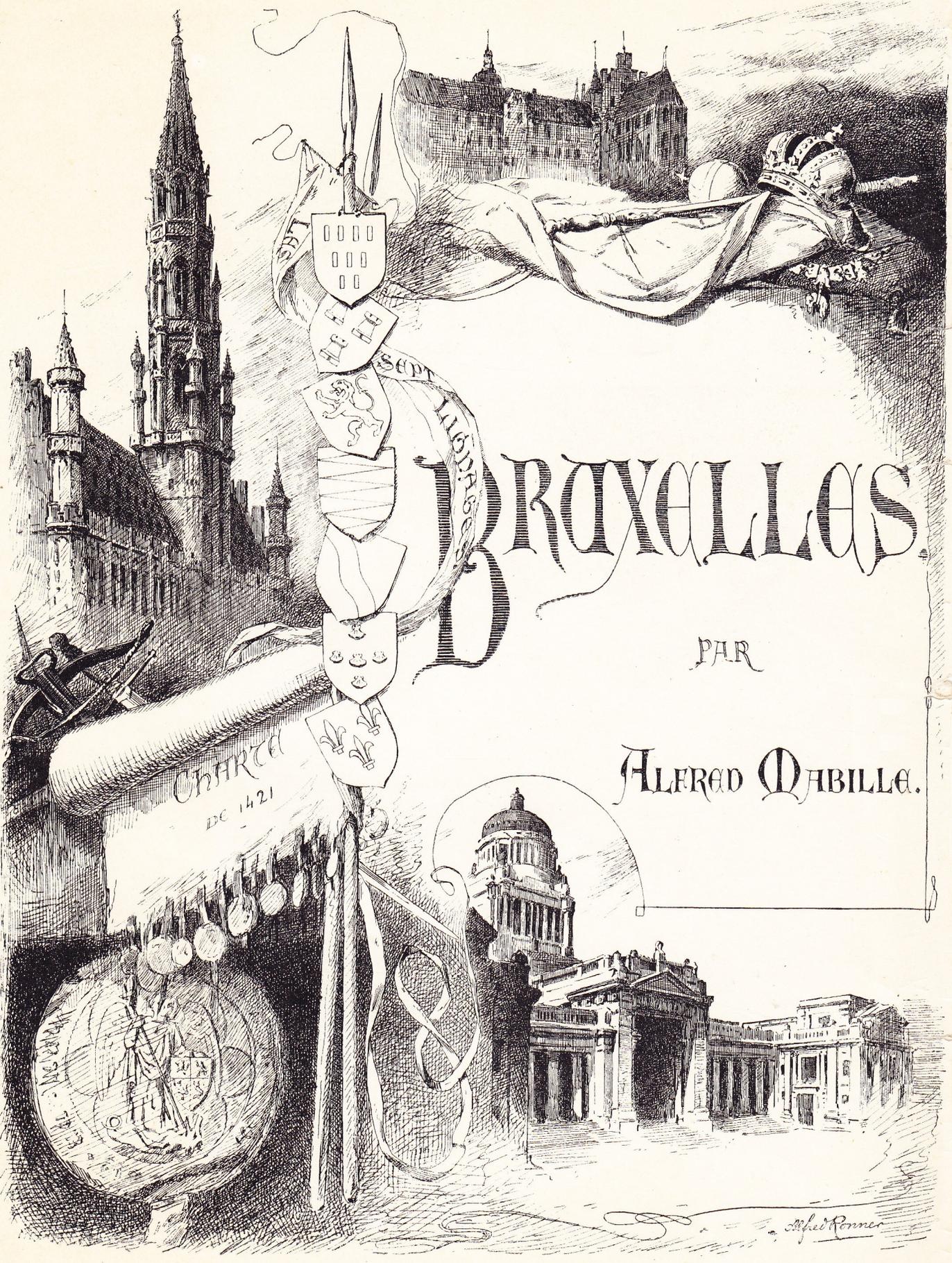
PHOTOGRAPHIES DE MALVAUX
ET NOMBREUSES GRAVURES

NOUVELLE ÉDITION

J. LEBÈGUE & C^{IE}, ÉDITEURS
BRUXELLES



Michel 6.11



B RUXELLES

PAR

ALFRED DABILLA.

CHARTA
DE 1421

Alfred Renner



BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE.

FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ALFRED RONNER, ED. DUYCK, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.

ET

NOMBREUSES PHOTOGRAVURES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — Histoire de revenants	1
II. — Dans la première enceinte	6
III. — Bruxelles au xiv ^{me} siècle	28
IV. — L'hôtel de ville. Les métiers et la maison de Bourgogne	40
V. — La maison d'Autriche. Philippe le Beau et Charles- Quint	55
VI. — La domination espagnole et Philippe II	67
VII. — Le xvii ^{me} siècle. Albert et Isabelle. Le bombar- dement	86
VIII. — Le xviii ^{me} siècle. Le quartier du Parc. La Révo- lution brabançonne	99
IX. — De 1792 à 1830	119
X. — Bruxelles transformé. L'œuvre de De Brouckere et d'Anspach	139
Dernier coup d'œil	154